

## LAMIA MAÂDINI EN CONCERT AU PALAIS DE LA CULTURE

## Un florilège hawzi surprenant !

L'interprète du patrimoine hawzi et de la *çanaâ*, Lamia Maâdini, animera un concert demain 20 février, dès 19h, au Palais de la culture Moufidi-Zakaria à Alger. Un récital consacré à la promotion de son dernier opus, un programme hawzi, enregistré en novembre dernier et édité par Soli-Cadic.

Un CD que Lamia dédie à sa mère, Salima Maâdini, pianiste et professeur au conservatoire municipal d'Alger. «Grâce à elle, j'ai trouvé une place dans le monde de la musique andalouse et j'en suis fière», déclare Lamia Maâdini dans le livret accompagnant ce CD.

Elle y est accompagnée vocalement par Belouni Amina et musicalement, au violon, par Djamel Kebladj et Boukoura Lies au luth, par Belouni Mohamed Amine à la mandoline, par Brahimi Mansour, au piano par Hini Nacer et Bouchafa Sofiane et Larbi Djihad au tar et à la cithare. Dans ce CD, Lamia Maâdini interprète dix-sept pièces du patrimoine hawzi et aroubi, sur les modes sika, sahlî, araq et djarkah.



Laissez-vous enivrer par ce aroupi *Nar hwakoum lahah...*, ce hawzi *Soubhane*

*khalki soultani...* ou cet autre hawzi *Nechki biamri liman blani...*, deux hwaza que les

amateurs de chaâbi et de *mdîh* connaissent si bien. Redécouvrez *Ya ochak ezzi-ne...*, brillamment chantée par feu El Hachemi Guerrouabi et sublimée par le Cheikh Amar Ezzahi. Réécoutez différemment cette ode écrite pour la dame de la chanson citadine Fadila Dziry, *Ana Toulîr...* Des pièces «savamment choisies et interprétées avec sincérité et émotion conjuguées à la technique et expériences que sont les miennes», signe Lamia Maâdini. «J'y apporte ma touche personnelle, mon feeling», nous dira cette élève des défunts Si Abdelkrim M'hamsadji, Mustapha Boutriche et Abderrazak Fekhardji. Des maîtres qui l'ont initiée et encouragée durant son apprentissage de la musique andalouse, au conservatoire et au sein de l'association El Fekhardjia. Sociétaire de l'association Essendoussia où elle dispense actuellement des cours de piano, Lamia Maâdini avait édité auparavant trois enregistrements hawzi.

Chérif Bennaceur



## THÉÂTRE ROMAIN DE GUELMA

## Ou l'histoire de l'ancienne Calama

Calama, aujourd'hui Guelma, possédait plusieurs théâtres. L'un d'eux, qui était sans contredit, le plus vaste et le plus important, offre encore des restes assez beaux pour attirer l'attention et mérite vraiment une description particulière.

Ce magnifique monument historique romain, le plus complet de ce que nous a légué l'ancienne Calama, est, comme la plupart des théâtres romains, adossé à une colline dans laquelle on a creusé l'emplacement des gradins.

De leurs loges, les spectateurs jouissaient du plus délicieux point de vue. Deux collines, qui s'avancent vers la plaine, s'inclinent exprès pour découvrir les beautés de cette riche campagne les riants contours de la Seybouse qui semble se rouler d'elle-même, pour être vue plus longtemps.

Derrière le fleuve, les coteaux verts viennent successivement se fondre dans la teinte grise des montagnes lointaines qui paraissent n'être que le dernier rideau de la scène. C'est un grand sentiment de l'art qui avait dicté le choix d'une telle situation pour y asseoir un théâtre.

Le monument consiste en un amphithéâtre dont le diamètre mesure 64 mètres. La circonférence est garnie de 8 rangées de gradins qui occupent un espace de 12 mètres, de sorte que le diamètre intérieur qui détermine l'étendue du *proscenium* est réduit à 40 m. Sur les parties supérieure et moyenne existent encore les vestiges d'une loge qui était, sans doute, celle du gouverneur de la ville, la loge prétoriale.

Une triple rangée d'escaliers, forts étroits au centre et sur les côtés, conduit des gradins au *proscenium* tandis qu'un vestibule arrivant de la partie supérieure et construit dans l'épaisseur même des gradins du côté gauche faisant face à la scène, pouvait y conduire directement de l'extérieur, un *pavimentum* aux larges dalles, échancré en demi-lune vers le centre du diamètre, séparait le *proscenium* du *scenium*. Il ne reste plus que des vestiges de celui-ci.

Les acteurs y arrivaient par une entrée particulière située au niveau même de la scène, tandis que les spectateurs entraient au théâtre par la partie supérieure. Cette disposition est facile à com-

prendre en se rappelant que le monument est situé sur le penchant d'une colline, dont le sommet est au niveau même de la ville de Guelma. Il existe encore des voûtes, des vestibules qui faisaient communiquer d'une partie du théâtre à l'autre, l'un d'eux constituant sans doute le *vomitorium*.

La façade du théâtre romain intra-muros, dont il reste encore quelques parties du côté opposé à la ville, était ornée de colonnes dont on retrouve les débris et de statues, comme l'indique une inscription romaine près de l'entrée.

L'emplacement de deux statues, une de chaque côté de la façade, et encore indiqué par deux niches creusées dans l'épaisseur de la muraille.

Quoique les pierres de taille n'aient pas été ménagées dans la construction, elles ont été, cependant, réservées d'une manière spéciale pour servir de parement.

Ainsi, les gradins sont de moellons cimentés recouverts de dalles, les vestibules et la façade sont également construits en moellons, avec des pierres de taille espacées.

Les murs, tant intérieurs qu'extérieurs, ont une épaisseur moyenne de deux mètres. Il devait exister sous ce magnifique et beau théâtre romain intra-muros de Calama des parties profondes, des «substructions» qui ont été complètes depuis, et qui n'ont point encore été découvertes.

En résumé, cet adorable monument démontre une œuvre faite à loisir et entourée de toutes les conditions de beauté et de solidité.

On ne saurait en douter, cet ouvrage appartient aux beaux temps de la domination romaine, car il porte encore ce cachet de grandeur que les conquérants du monde entier savaient imprimer à leurs immortels travaux. Il a dû subir quelques modifications sous la domination byzantine, mais ces modifications dont on découvre quelques traces indiquent l'absence du goût de la décadence de l'art. Ainsi, l'une des portes du vestibule qui conduisait au *proscenium* a été fermée en partie, et l'on reconnaît aisément que ce dernier travail n'est pas contemporain de l'âge romain florissant de ce beau théâtre !

B. A.

## AREZKI L'INDIGÈNE À LA MAISON DE LA CULTURE MOULOUD-MAMMERI DE TIZI-OUZOU

## Un bandit d'honneur

Après l'avant-première au mois de novembre dernier à Alger, puis à Sétif en janvier à l'occasion de la 8<sup>e</sup> édition du festival du film amazigh, Arezki l'indigène de Djamel Bendeddouch sera projeté pour les cinéphiles tizi-ouzouliens le jeudi 21 février, à la maison de la culture Mouloud-Mammeri.



Ce long métrage de 130 min qui retrace l'épopée de celui qu'on appelait jadis Bandit d'honneur a été financé sur le budget de la manifestation «Alger, capitale de la culture arabe 2007», parmi les six films d'expression amazighe qui ont été subventionnés dans ce cadre.

Tourné principalement en Kabylie, et pour le besoin d'anciennes fermes coloniales dans le film, l'équipe technique a dû opter aussi pour Sidi-Bel-Abbès pour le tournage de quelques séquences. Le tournage n'a duré que neuf semaines, d'après son réalisateur, Djamel Bendeddouch que nous avons rencontré à Sétif lors du Festival du film amazigh. Faute de moyens financiers conséquents, nous fait savoir notre interlocuteur, il y a eu omission de pas moins de sept séquences dont celle relative à la capture d'Arezki L'bachir. Pour Bendeddouch, cette séquence à elle seule revient à pas moins de 300 millions de centimes, puisque «la bataille a nécessité la mobilisation et le déplacement durant trois mois d'hiver de pas moins de 300 soldats et au bout de laquelle Arezki fut capturé», avant d'ajouter que «pour réaliser un film historique comme celui sur Arezki L'bachir, il faut au moins 4 milliards de centimes. Or nous, on est loin de ce budget». Une façon de dire que le montant alloué par le ministère de la Culture est en deçà de ses attentes et prévisions. De

même que le réalisateur a fait l'impasse sur le fameux procès qui restera gravé dans les annales de l'histoire de la colonisation française en Algérie, et qui a duré près de vingt jours. «Le procès ne m'intéresse pas», a-t-il répondu à ce propos. Dans ce film, le personnage principal d'Arezki L'bachir a été confié à Salem Aït-El-Bekacem, un talentueux acteur qui a joué dans *Machahou* de Belkacem Hadjadj et *Mimezane* de Ali Mouzaoui. Il y a lieu de signaler que Salem Aït-El-Bekacem a décroché le Prix de la meilleure interprétation masculine lors du Festival du film amazigh de Sétif. Qu'est-ce qui a motivé Djamel Bendeddouch à réaliser un film sur la révolte d'Arezki L'bachir ? Il nous répondra en toute franchise. L'idée initiale de faire un film historique sur Arezki L'bachir était, pour Djamel Bendeddouch, venue de manière spontanée car il était au départ intéressé par un travail consacré à Bouziane El-Kolai, un personnage de l'Oranie, tout aussi emblématique et fabuleux qui a subi les douleurs de la force coloniale et

qui a été guillotiné comme Arezki L'bachir vingt ans avant ce dernier.

«Mon intérêt pour ce personnage remonte aux débuts des années 1980. Et les diverses recherches aussi bien au niveau de la Bibliothèque nationale d'Alger et celle de Paris qu'au niveau des archives se sont étalées sur une année. Je me suis aussi référé à des articles de journaux de l'époque, des photos et autres écrits divers pour finaliser mon scénario que j'ai réécrit cinq fois.

La première mouture du scénario date de 1982», explique-t-il. A propos du mot «indigène» contenu dans le titre du film ayant suscité une polémique lors du Festival du film amazigh à Sétif que d'aucuns trouvent péjoratif, voilant de fait le personnage d'Arezki L'bachir, Djamel Bendeddouch dira que «le titre n'a absolument rien de péjoratif. Il ne déshonore en rien l'héroïsme du personnage d'Arezki L'bachir, bien au contraire». Se référant au code de l'indigénat de l'époque, Bendeddouch se

défendra en disant que «le code de l'indigénat régula malheureusement cette époque et Arezki faisait partie de l'Algérie. Tous les Algériens dont Arezki étaient soumis aux lois de ce tristement célèbre code qui a été instauré après 1871. Nous étions soumis politiquement, économiquement et nous étions donc indigènes malgré nous».

L'histoire du film remonte aux années 1895... Albertine Auclair, jeune journaliste à Paris, débarque en Kabylie pour écrire un article sur l'Algérie et se recueillir sur la tombe de son père, officier de l'armée coloniale. De passage à Alger, elle rencontre le colonel Gardner, ami de son père, qui lui recommande de prendre contact avec M<sup>re</sup> Faure, institutrice en Kabylie (Yakouren). C'est grâce à M<sup>re</sup> Faure qu'Albertine découvre la personnalité d'Arezki L'bachir. Albertine rentre en contact avec Arezki L'bachir grâce à Rosa, la chrétienne, née en Espagne d'une mère espagnole et d'un père kabyle, Abdoun en l'occurrence, évadé de Cayenne où il a été déporté suite à l'insurrection de 1871. Albertine est prise alors dans cette réalité violente. Elle est poussée alors à écrire...

Sous pression des colons et de l'administration, le gouverneur général d'Algérie lance une grande campagne pour «éradiquer le banditisme et donner l'exemple aux indigènes». Arezki L'bachir et son groupe sont arrêtés, jugés et guillotins...

A signaler, enfin, qu'il n'y a pas beaucoup d'ouvrages sur la révolte d'Arezki L'bachir hormis les rares publications de l'instar de celles d'Emile Violard et d'Azeddine Taguement. Ce film de Bendeddouch vient à point nommé pour combler par l'image ce déficit en la matière. A voir absolument !

M. S. Bel

Lesoirculture@lesoiralgerie.com